

Hugues Wenkin

LA BATAILLE
DES
ARDENNES

Racine

SOMMAIRE

LA PHOTO DE GUERRE ET SON RAPPORT AU RÉEL	4
L'ASSAUT ALLEMAND MIS EN SCÈNE	13
Honsfeld Les cavaliers résistent	15
Clervaux Tenir la ligne!	19
Krinkelt-Rocherath Fatals jumeaux	23
Dinant L'objectif réaliste de la bataille des Ardennes	27
Baugnez Le champ du massacre	31
Kaiserbaracke Désordre dans la colonne	35
Feitsch Le tombeau de la TF Harper	39
Bastogne Rue de Marche, l'arrivée des premiers renforts	43
LA PERCÉE ALLEMANDE	47
Ligneuville Le Panther de Peiper	49
Stavelot Le dépôt d'essence manqué	53
Poteau Le film de propagande emblématique	57
Stoumont L'indéfendable village	61
Longvilly L'embouteillage fatal	65
Noville Route d'Houffalize	69
Givet Les SAS belges et la mission Pre-regent	73
LA RÉSISTANCE ALLIÉE S'ORGANISE	77
Neffe La Panzer-Lehr-Division stoppée net	79
Bastogne Rue d'Houffalize, le premier bataillon du <i>506th Parachute Infantry Regiment</i> monte en ligne	83
Baillonville Zone arrière de déploiement	87
Hotton Le pont trop loin de la <i>116. Pz.-Div.</i>	91
Malmedy Règlement de compte au pont de la Warche	95
Le pont du Petit Spay L'erreur fatale	99
Rahier Préparation de l'attaque de Cheneux	103
Saint-Hubert Place de la basilique	107
Malmedy La ville bombardée	111
Namur Protégée par les Britanniques	115
Foy-Notre-Dame La fin du fer de lance allemand	119

LE FRONT SE STABILISE	123
Opération <i>Repulse</i> Ravitailler Bastogne	125
Grandmenil Le cimetière des Panther	129
La Gleize Peiper en échec	133
Forzée Un Sherman fait face à la menace	137
Bastogne Place Mc Auliffe	141
Vaux-sur-Sûre Élargir le corridor de Bastogne	145
Chaumont Les chars de Patton poussent en avant	149
Bastogne Barracks La passation du pouvoir	153
Humain Le Panther à la cloche	157
Château de Rolley Patton au QG du <i>502nd Parachute Infantry Regiment</i>	161
LA FIN DU SAILLANT	165
Beffe Le début du chemin de croix	167
Mesnil-Saint-Blaise Les Britanniques prêts à en découdre	171
Goronne Dernier baroud d'un Tiger solitaire	175
La libération de Saint-Hubert Les clés partagées	179
La Roche-en-Ardenne Les Britanniques éclipsés	183
Bizory Vu du ciel	187
Langlir La <i>3rd Armored Division</i> prend la tête	191
Rensiwez La fin du saillant	195
Houffalize Ville sacrifiée à la victoire	199
Dasburg La <i>6th Armored Division</i> entre en Allemagne	203
APRÈS LA BATAILLE	207
Bilan d'un match nul	209
Le cimetière de Hotton	213
Ferrailler les épaves	217
Le devoir de mémoire	221

« L'Histoire dira que vous avez eu tort dans cette affaire...
Et si j'en suis certain, c'est parce que c'est moi qui l'écrirai! »

WINSTON CHURCHILL

LA PHOTO DE GUERRE et son RAPPORT AU RÉEL

Fabriquer l'adhésion

La propagande politique existe depuis l'époque babylonienne, néanmoins c'est la Curie romaine qui forge le néologisme *propaganda* en fondant la Congrégation pour la propagation de la foi (*Congregatio de propaganda fide*) en 1622. Au départ, il n'y a que l'intention de diffuser la foi chrétienne sans aucune arrière-pensée manipulatrice. Il faut attendre deux siècles et la mise en place des systèmes électoraux pour voir apparaître un sens nouveau au terme, qui signifie désormais la propagation des idées en général, pour prendre ensuite une connotation liée à la socialisation des doctrines politiques¹. La propagande a cependant déjà été utilisée à des fins politiques dans le courant du XVIII^e siècle, notamment durant la révolution américaine, tandis qu'avec Napoléon Bonaparte, la persuasion des masses atteint un nouveau degré avec les prémices du culte de la personnalité. L'Empereur n'hésitera pas ensuite, pour conserver une image positive, à supprimer presque tous les journaux. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'utilisation des médias dans le cadre de l'ingénierie du consentement bénéficie des progrès technologiques². En 1842, *l'Illustrated London News* devient le premier journal illustré. La première photographie de presse publiée est prise en juin 1848 pendant l'insurrection dite des journées de Juin. Depuis lors, elle a parcouru un long chemin et s'est généralisée au début du XX^e siècle dans les quotidiens, où elle constitue une véritable révolution dans la communication. Elle présente l'avantage d'informer de manière immédiate et de donner une représentation des lieux et des scènes beaucoup plus précise et efficace que ne le pourrait une description écrite³. Aujourd'hui, les techniques de manipulation de l'image se simplifient et se démocratisent au point que monsieur Tout-le-Monde peut, devant son écran, modifier une photo. Celle-ci perd donc son statut de preuve

implacable. Cette évolution est une prise de conscience heureuse, car la photo participe à la fabrique du message orienté (pour ne pas écrire mensonge) pratiquement depuis qu'elle existe!

Bref historique de la photo de guerre

La guerre de Crimée en 1854 voit apparaître les premiers correspondants de guerre tandis que la télégraphie sans fil et les moyens de prise de vue se perfectionnent. Les gazettes sont plus facilement distribuées grâce à l'amélioration des moyens de transport et, l'alphabétisation progressant, elles touchent un public de plus en plus large, celui des masses populaires⁴. Il est évident que ces nouveaux moyens de diffusion ont un effet sur la structure des événements historiques eux-mêmes. Car les faits sont transmis au monde dans les deux à trois semaines et ont dès lors un effet immédiat sur l'opinion publique. Fenton, l'un des photographes couvrant le conflit en Crimée, n'hésite pas à recourir à la mise en scène, ce qui illustre bien le fait que, dès leurs premières utilisations, les photos de guerre ne montrent pas toujours une réalité infalsifiable⁵.

Pendant la Grande Guerre, les cas ne sont pas rares où le poids de l'opinion publique permet de forcer la décision sur le champ de bataille. L'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne en est un exemple flagrant. Au début du conflit, l'opinion publique américaine est traditionnellement isolationniste et est pour le maintien d'une politique de non-intervention. Pour obtenir l'entrée en guerre de cette démocratie, les Britanniques exploitent notamment le drame du *Lusitania*. Le torpillage de ce navire fait près de 1 200 victimes. Parmi elles, il y a 124 personnes d'origine américaine, dont les décès heurtent à un tel degré la sensibilité du citoyen américain que cet événement est sur le point de favoriser l'entrée en guerre des

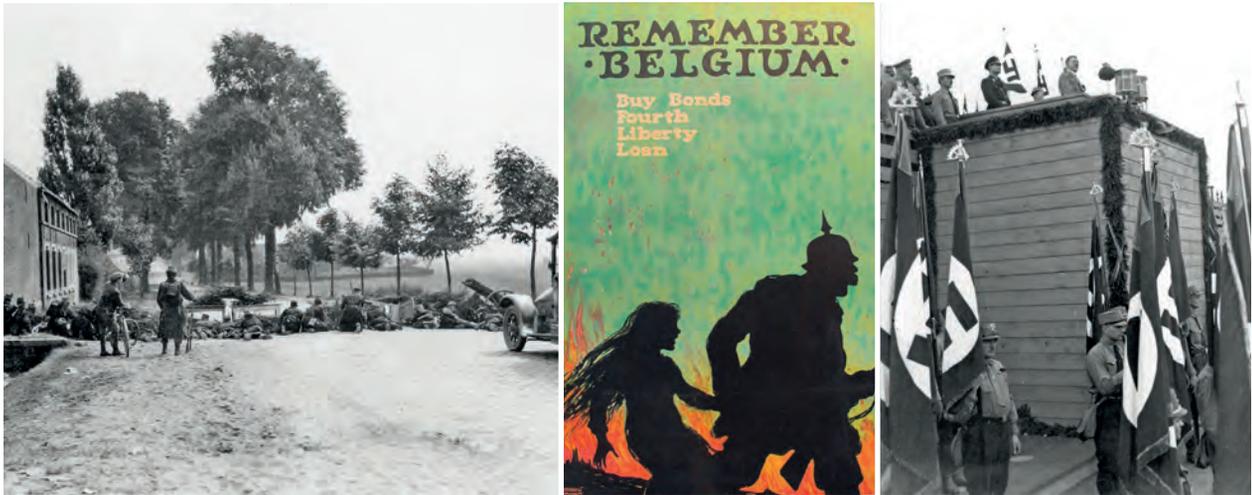
1 D'ALMEIDA, F., *Images et Propagande*, Florence, 1995, p. 11.

2 CHALIAND, G. et al., *La persuasion de masse*, Paris, 1992, p. 14-15.

3 CADET, C., CHARLES, R. et GALUS, J.-L., *La communication par l'image*, Paris, 2004, p. 82.

4 CHALIAND, G. et al., *op. cit.*, p. 15.

5 KELLER, U., *La guerre de Crimée en images : regards croisés France/Angleterre* dans COLL., *L'événement, les images comme acteur de l'image*, Paris, 2007, p. 29-49.



La guerre 14-18 est largement photographiée dès les premiers engagements. Ces cavaliers belges sont en patrouilles pendant le mois d'août 1914. Vu le poids du matériel de prise de vue, la plupart des photos de cette époque sont posées.

Pour sortir les USA de leur isolement, les publicistes exaltent les vertus de justice notamment envers la « poor Belgium » présentée comme étant soumise à la barbarie teutonne.

En photographiant Hitler, Hoffmann magnifie le culte de la personnalité. Sur cette vue, il utilise la contre-plongée pour mettre en exergue le pouvoir du Chancelier. Toutefois, celui-ci apparaît en second plan derrière les drapeaux des organisations du travail du NSDAP. Le cliché fait passer l'idée d'un leader en retrait devant les aspirations du peuple.

États-Unis aux côtés des Alliés. Cependant, ce fait isolé n'étant pas suffisant pour retourner complètement l'opinion de l'homme de la rue, des techniques de propagande sont codifiées et appliquées d'une façon scientifique par Walter Lippman et Edward Bernays⁶. Ces derniers sont engagés par le président des États-Unis, Woodrow Wilson, afin d'orienter la ferveur populaire en faveur de la guerre. Leur méthode n'est rien d'autre qu'une campagne de pub ! Ils décident de présenter la guerre comme un combat du Bien contre le Mal et comme une bonne action pour diffuser la démocratie dans le monde⁷. Un stéréotype qui, bien souvent, servira de guide par la suite dans la mise en scène d'une prise de vue sur le champ de bataille. Finalement, c'est l'affaire du télégramme Zimmerman, dont la divulgation d'origine britannique est parfaitement orchestrée dans la presse américaine, qui orientera définitivement l'opinion publique américaine en faveur de l'entrée en guerre des États-Unis. Le déchaînement de la propagande lors du premier conflit mondial permet aux tenants du pouvoir de tirer des conclusions élémentaires sur son efficacité, ciblant autant le civil que le militaire. Il apparaît alors qu'il est possible de briser le moral d'un adversaire déterminé tout en influençant son propre camp. Par ailleurs, la censure s'avère tout aussi efficace que la divulgation⁸.

Par la suite, les techniques mises au point se perfectionnent et entrent au service du libéralisme aux États-Unis, où Lipmann parle de ses méthodes comme d'« une révolution dans l'art d'exercer la démocratie ». Il élève en devoir la nécessité d'influencer les populations trop stupides pour comprendre les choses⁹. En Europe, l'avènement des États totalitaires s'accompagne de l'instrumentalisation de l'image dans les médias pour toucher plus profondément les masses populaires. La propagande devient alors l'outil d'un groupe politique monopolisant le pouvoir, où on ne recule pas devant la production de faux et d'images maquillées pour promouvoir les concepts politiques élevés au rang de dogmes¹⁰. Petit à petit, les procédés se raffinent. La manipulation des masses commence par une affirmation, qui tient lieu de preuve immédiate, ou par une suggestion, qui n'est jamais qu'une hypothèse de preuve à confirmer par la suite. Les faits sont alors répétés sans cesse, ce qui renforce leur apparence de véracité, même si les points exposés sont erronés. Le commentaire sélectionne, occulte ou mélange les informations et met sur le même pied l'essentiel et l'accessoire dans le but de répondre à l'attente du public. Cela permet d'atteindre un effet majoritaire où le public cible finit par croire que la majorité pense comme lui¹¹.

6 CHOMSKY, N. et McCHESNEY, R., *Propagande, médias et démocratie*, Montréal, 2004, p. 35.

7 WENKIN, H., *Blitzkrieg*, in *Batailles et Blindés Hors série* n° 5, 1995, p. 11-13.

8 CHALIAND, G. *et al.*, *op. cit.*, p. 21.

9 CHOMSKY, N. et McCHESNEY, R., *op. cit.*, p. 21-26.

10 D'ALMEIDA, F., *op. cit.*, p. 39-55.

11 CHALIAND, G. *et al.*, *op. cit.*, p. 52-53.



L'armée américaine a tendance à mettre en avant sa puissance matérielle. La ligne de perspective de cette photo est organisée en fonction du jet de lance-flamme. Le regard est attiré sur la cible visée : des dents de dragon de la ligne Siegfried. Le message véhiculé par cette photo est tout aussi clair que la vue précédente montrant Stalingrad. Il est toutefois difficile de discerner s'il s'agit d'une photo de test de matériel ou de propagande. Les deux finalités semblent se rencontrer.

Analyser une photo de guerre

L'organisation d'une image participe à la création d'une situation de communication. Les caractéristiques d'une photo, qu'elles soient d'ordre technique ou émotionnel, auront tendance à impliquer plus ou moins fort le spectateur en induisant chez lui de l'intérêt, de la réflexion ou encore de l'émotion.

L'importance du donneur d'ordre

Le *III. Reich* utilise la photo de guerre à des fins essentiellement de propagande. Dans ce cas de figure, les choix des photographes militaires ne sont jamais, au grand jamais, innocents. Ils sont même totalement dépourvus d'objectivité. Il faut bien avoir à l'esprit que les prises de vue issues des services photographiques accompagnant les armées sont avant tout des vecteurs de communication, une façon de vendre la guerre. Dans chaque camp, elles font passer l'idée que les armées sont victorieuses

et combattent pour le bien des peuples dont elles sont issues. Les photos distillent bien entendu en filigrane l'idée que le guerrier germanique défend le bon droit et la culture européenne. Le choix des scènes immortalisées s'inscrit dans le droit fil de la stratégie des états-majors, celle-ci n'étant jamais que la projection de la politique. Par extension, les photos de guerre allemandes ne sont rien d'autre qu'un moyen de propagande. En cela, la prise de vue raconte une autre histoire bien plus subtile. En comprenant le message qu'elle veut faire passer, on décrypte les volontés du donneur d'ordre. La dénomination des unités allemandes, les *Propaganda-Kompanien*, ne cache d'ailleurs pas leur fonction.

Pour l'armée américaine, l'optique est totalement différente. Les relations publiques entrent bien entendu en ligne de compte, mais sont loin derrière les autres fonctions en importance. Aux yeux de l'US Army, une image vaut dix mille mots ! Une photographie est capable de transmettre un maximum d'informations avec



Jusqu'à la bataille des Ardennes, les photos américaines demeurent pudiques par rapport à la mort. Le ton change subitement après l'hiver 1944/45. Cette photo montre un correspondant de guerre filmant un cadavre de SS à Wintgen en Alsace le 7 janvier 1945. Le pouvoir nazi contestant la prise de la ville, il s'agit de démontrer sans équivoque que la ville est entre les mains américaines.

Pour la campagne d'Allemagne, la morbidité des prises de vue brise les règles qui prévalaient avant l'hiver. Les cadavres allemands sont de plus en plus souvent mis en scène dans la composition.

une grande efficacité. Des centaines de mots décrivant la manière dont un équipement fonctionne dans les conditions de la bataille peuvent être remplacés par une simple photo ou une bobine de film montrant l'appareil en action. Une longue description des méthodes tactiques de l'ennemi peut souvent être exprimée plus clairement – et toujours plus brièvement et d'une manière plus accessible – par une séquence de film. La photographie, qu'elle soit fixe ou animée, est donc bien plus avantageuse qu'un rapport oral ou écrit. Une image présentant des troupes débarquant sur un rivage inconnu montrera non seulement la performance des embarcations d'assaut, mais aussi la mise en œuvre des armes légères et du matériel de communication, l'état des vêtements et divers autres sujets d'intérêt pour les services tactiques et l'état-major des armées. L'image issue des engagements peut être définie comme étant «*la photographie fixe ou animée réalisée dans des conditions de combat*¹⁶». Plus largement, elle englobe une variété de sujets opérationnels, tels que les problèmes de ravitaillement, le déminage, l'évacuation et le traitement des blessés, les résultats de l'artillerie et du bombardement, amis et ennemis, la performance des armes amies et ennemies et une quantité d'autres informations.

Les utilisations de la photographie de combat sont si nombreuses au sein de l'US Army qu'il est impossible d'établir une distinction nette entre les différentes catégories. Les photos et les films de combat sont utilisés pour informer sur la situation de combat immédiate, pour le renseignement, pour la planification stratégique

et tactique, ainsi qu'à des fins de relations publiques dans les périodiques et les films d'actualités. Ils sont en outre utilisés pour l'entraînement, pour soutenir le moral, pour le travail d'ingénierie de développement. Cette liste, issue d'un rapport américain, démontre que la propagande n'est ici qu'un des aspects secondaires de l'utilisation des photographies¹⁷. Ici aussi, le nom de l'unité révèle sa fonction réelle, puisque les photographes de l'US Army sont rassemblés dans le *Signal Corps* (le corps des transmissions).

Ainsi, une photo officielle d'origine allemande ne poursuit pas les mêmes buts qu'une photo prise par un membre du *Signal Corps*. La prise de vue d'origine germanique aura en général plus de puissance communicatrice et donnera une impression de force et de domination. Comme elles sont réalisées lors de mises en scène, elles montrent des scènes d'action à la manière d'un film de guerre classique. Celles issues de photographes américains seront influencées par la finalité de la prise de vue. Elles seront en général pragmatiques, seules celles destinées aux *public relations* joueront sur les aspects subliminaux.

Il résulte de l'usage que la photo officielle est pratiquement toujours posée. Elle n'est qu'exceptionnellement prise pendant les combats. Les scènes immortalisées sur le vif existent, mais elles montrent des situations exemptes de danger, photographiées à l'arrière du front, avant ou après la bataille. L'action au combat, quand elle est fixée sur la pellicule, est rejouée pour les besoins de l'arrière.

16 Fort Leavenworth, Ike Skelton Library, N-14853.68, Combat Photography, novembre 1945, p. IX à XI

17 *Ibid.* n.

Le rapport à la mort

Le rapport à la mort est largement influencé par les buts de propagande. En général, les soldats tués pris en cliché par un photographe appartiennent au camp adverse. Jusqu'en 1944, les *Propaganda-Kompanien* photographient l'ennemi défait en évitant de montrer la réalité du prix payé pour la victoire. Les Allemands préfèrent montrer les prisonniers et les véhicules ennemis détruits. Il ressort une image humanisée des combats ne choquant pas les ménagères dont le mari est au front. Il en découle un sentiment rassurant pour la population : l'ennemi ne veut pas se battre et est mal équipé. Lorsque le territoire du Reich commencera à être envahi, le ton sera différent. La propagande hitlérienne montrera la hauteur du danger pour obtenir un sursaut national : la victoire ou la mort. Ainsi, les viols des femmes allemandes perpétrés par les soldats russes en Poméranie sont largement mis en scène. La démarche du régime s'accompagne de slogans peints sur les murs et l'immortalisation d'une levée en masse digne de la Révolution française.

Au départ, l'armée américaine emprunte le même chemin théorique que l'armée allemande, l'aspect documentaire venant en plus recouvrir d'un voile pudique la présence de la mort. Les premières mises en scène de cadavres ennemis apparaissent lors de la bataille de Normandie, quand le coût humain de la guerre commence à peser sur le moral de la population américaine. Ce genre de prise de vue reste cependant marginal ou n'est pas diffusé. La bataille des Ardennes, en particulier le drame de Baugnez, semble marquer un tournant. L'ennemi tué commence à être savamment mis en scène. L'adversaire est inhumain et il ne lui sera fait aucun quartier. Les photos prises en Allemagne comprennent relativement plus d'aspects morbides. Elles font passer le message que l'US Army ne fait plus de quartier à l'adversaire. Certaines images laissent au spectateur une impression de malaise tant elles véhiculent un contenu vengeur. Le cadavre de l'adversaire est exposé, mis en scène, comme aurait pu l'être celui d'un Indien scalpé pendant la conquête de l'Ouest. Cette constatation, tirée du grand nombre de photos visionnées pour la préparation de cet ouvrage, ouvre un nouveau champ de recherches. Le phénomène morbide évolutif est-il une émanation de l'émotion des unités plongées dans le conflit ou une démarche communicationnelle sciemment mise en place par le commandement allié ? L'analyse d'une telle question dépasse largement le cadre de cet ouvrage. Toujours est-il qu'il y a une forme de validation de la hiérarchie au travers d'une diffusion consciente et assumée des prises de vue.

La photo d'amateur

En réalité, seules les images saisies par des photographes indépendants sont libérées des contraintes décrites ci-dessus et font exception. Plus véridiques, plus naïves, elles peuvent contredire les affirmations des belligérants. Les photos prises par les combattants eux-mêmes entrent dans cette catégorie. Elles poursuivent essentiellement des buts personnels essentiellement mémoriels.



Quelles que soient les nationalités, les moments de détentes ou de soulagement après la bataille sont immortalisés.

Du côté allemand, l'année 1939 et l'attaque de la Pologne se traduisent par une forme de gravité dans les prises de vue. La violence de la guerre frappe le soldat et la photo semble servir d'exutoire à l'émotion générée par une entrée en guerre qu'il n'a pas souhaitée. En 1940, le soldat allemand prend confiance en ses capacités et a tendance à photographier l'épopée de la campagne de mai. Ce ne sont que marches joyeuses, soldats français qui se rendent et épaves de chars. Rommel est un cas particulier du genre. Pendant l'entre-deux-guerres, il a écrit un véritable best-seller racontant ses combats ; il est bien décidé à retenter l'expérience éditoriale après la victoire. Il désire disposer de photos pour illustrer ses prochains ouvrages. Il part en campagne avec un Leica autour du cou et n'hésite pas à se mettre en scène.

Évidemment, au cœur du danger, aucun combattant ne songe à préférer son appareil en délaissant son fusil. Le feu tue et il n'est pratiquement jamais immortalisé. Le soldat a tendance à photographier les moments de détente, les repas arrosés. Le soldat allié suit le même cheminement que son adversaire et photographie le même genre de scène en insistant sur le côté initiatique du voyage en Europe en dépit de l'existence d'une guerre. Le « *I was there* » est un prétexte pour brûler de la pellicule tout comme celui de garder le souvenir d'un amour de guerre. La campagne de Russie est au départ photographiée avec le même entrain que les victoires de 1940. Au fur et à mesure que la route s'allonge, que les pertes augmentent face à un horizon qui ne cesse de s'éloigner, les prises de vue se font plus graves. Les photographies des tombes des compagnons d'armes se multiplient. Il s'agit alors de garder leur trace dans les mémoires, de pouvoir retrouver leur dépouille dans l'immensité de la steppe une fois la paix revenue. Les crimes de guerre sont rarement photographiés, mais apparaissent parfois à travers certains albums de vétérans. Au fur et à mesure que la guerre se

prolonge, la pellicule se fait plus rare en Allemagne, le nombre de photos prises s'effondre. Les vétérans sont lassés, seules les jeunes recrues actionnent encore leur appareil. On se prend en photo sur les trains au départ du front, immortalisant parfois la plongée dans la réalité sordide du champ de bataille. Le rapport à la mort est totalement différent. Il ne poursuit pas des objectifs calculés. La photo est un vecteur de diffusion de l'émotion ressentie. Le soldat photographie crûment la mort, dévoilant la guerre dans toute son horreur.

Le civil européen n'a pas souvent les moyens de photographier. Il garde sa précieuse pellicule pour les moments exceptionnels : la fuite des Allemands, l'arrivée des libérateurs et les moments de recueillement commémoratif, voire le deuil. Le retour à la vie est parfois célébré.

Le cas spécial de la bataille des Ardennes

On l'aura compris au travers de ce rapide survol typologique, une photo de guerre peut être le simple souvenir innocent d'un moment de joie dans l'adversité de la guerre, un outil tactique ou encore un moyen de manipulation subtile.

Le but de cette mise au point est d'attirer l'attention sur les photographies portant sur la bataille des Ardennes. La rareté de la pellicule de film sur le marché civil à la fin de 1944 a un impact sérieux sur la typologie des photos disponibles. Les photos d'amateur sont rarissimes. Ce grand vide laisse toute la place à la photo de propagande, en particulier celle d'origine américaine dont la diffusion est gratuite. C'est une émanation de ce que l'on appellerait maintenant le *soft power* américain. En favorisant la parution de ses photos de propagande, Washington a modifié peu à peu la perception de la bataille des Ardennes et même de la guerre en général. Le GI devient l'acteur de la victoire mis en vedette. L'image, renforcée par Hollywood, est arrivée à changer la transmission des faits au sein même de la société européenne. Alors qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la Russie était considérée comme la nation ayant le plus contribué à la victoire sur l'Allemagne, en 2015, un sondage réalisé par l'institut britannique ICM Research dans trois pays, la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni, souligne que la



Les pertes s'accumulent, les camarades disparaissent dans la tourmente. Les albums de vétérans de la campagne de Russie foisonnent de tombes. Il s'agit de garder le souvenir de l'ami tombé au combat.

La guerre apparaît dans une dimension totalement différente de celle de la photo de propagande. Les albums de vétérans sont une plongée dans la guerre. La pudeur du combattant se marque ou s'efface selon les cas. La mort, quand elle est montrée, l'est d'une manière totalement crue, parfois sans la moindre retenue.

majorité de la population pense que ce sont les États-Unis qui ont gagné la guerre. La perception complètement inversée peut être attribuée à l'action du *soft power* américain tout au long des décennies d'après-guerre. Sans les photographies issues des NARA (*National Archives and Records Administration*) à Washington, cet ouvrage n'aurait jamais pu être aussi richement illustré. Avant de présenter la sélection, j'attire de nouveau l'attention sur le fait que l'image de propagande véhicule une vision construite de la guerre. Les prises de vue ne sont jamais innocentes. Elles sont pensées pour vendre la guerre aux civils qui vont en souffrir – et qui en souffriraient à nouveau si elle était de retour dans nos contrées.

LE LIEU AUJOURD'HUI

Chaque grande photo est une invitation à un voyage immersif. En scannant les QR codes intégrés, vous accédez instantanément à l'emplacement exact où la photo a été prise à l'époque, via Google Street View. Vous pourrez ainsi :

- visualiser le décor réel autour de l'image,
- plonger dans l'ambiance du lieu tel qu'il est aujourd'hui.

Méthode : une fois le code scanné, un lien s'ouvrira automatiquement dans votre navigateur, vous menant directement à la vue immersive du lieu sur Google Street View.

Pourquoi Hitler lance-t-il ses dernières forces dans les Ardennes?

Il ne faut pas croire que Hitler était fou. Il pensait le conflit à son niveau, c'est-à-dire à l'échelon politique. L'adoption du plan « *Wacht am Rhein* » (nom de code de l'offensive allemande) est donc parfaitement en adéquation avec sa fonction. Il était toutefois aussi complètement impliqué dans les décisions militaires et il s'en est étroitement mêlé. Il sait que rester sur la défensive conduira inmanquablement son *III. Reich* à la défaite. Il se rend bien compte qu'utiliser ses dernières forces sur le front de l'Est n'aura pour résultat qu'une usure de ses meilleures troupes sans résultats stratégiques tangibles exploitables. À l'ouest, la situation est bien différente. Viser Anvers signifie concrètement réaliser une percée de 150 kilomètres dans la profondeur des défenses ennemies. S'emparer de ce port déstructurerait toute la logistique alliée au moment où Eisenhower s'apprête à livrer la dure bataille d'Allemagne. Cerise sur le gâteau, si l'offensive réussit, les troupes britanniques sur le continent se retrouveront isolées aux Pays-Bas, sans accès à la mer. Pris dans un énorme chaudron, sans ravitaillement, les soldats britanniques seraient dans une situation catastrophique: une répétition du drame de Dunkerque sans la possibilité d'être sauvés par une opération maritime. Un tel désastre provoquerait la chute politique de Winston Churchill et pourrait déboucher sur des négociations de paix. Attaquer à l'ouest est donc la seule option politique à tenter!

La première ligne américaine s'est-elle réellement effondrée?

Le rapport de force était tel qu'il était impossible pour les unités américaines de tenir longtemps face au raz de marée allemand. Les premières lignes ont tenu en général plus de 24 heures. Un délai suffisant pour construire une seconde ligne de défense qui a permis de juguler progressivement l'offensive. Il est donc plus judicieux de considérer que les premières lignes américaines ont rempli leur mission et il est juste d'ajouter qu'elles ont fait preuve d'un grand esprit de sacrifice. C'est leur résistance qui a donné le temps nécessaire pour sauver le front américain de l'effondrement.

1

**L'ASSAUT
ALLEMAND
MIS EN SCÈNE**





HONSFELD

Les cavaliers résistent

ORIGINE Allemande, *SS Propaganda-Kompanie*, auteur inconnu, film saisi par l'US Army

DATE 17 décembre 1944

BUT Propagande

Une *Fallschirmjäger-Division* est une formation aéroportée. Elle est censée n'avoir dans ses rangs que des parachutistes brevetés. En théorie, elle devrait donc rassembler des combattants hyper entraînés formant une unité d'élite. La réalité du 16 décembre 1944 est toute différente.

En effet, les vétérans des sauts sur les Pays-Bas en 1940 et sur la Crète en 1941 ont été étrillés sur le front de l'Est, en Italie et en Normandie. Dans leur grande majorité, les *Fallschirmjäger*¹ ne comptent plus dans leurs rangs que des soldats formés à la va-vite ne sachant pas manœuvrer correctement sur le champ de bataille. Pour la plupart, ils n'ont jamais eu un parachute sur le dos. Pire, pour la bataille des Ardennes, ils doivent partir à l'assaut sans avoir l'appui blindé prévu.

Les pseudoparachutistes allemands, devenus simples fantassins par la force des choses, frappent dans les positions d'une unité de cavalerie américaine, le *14th Cavalry Group*. S'ils connaissent très bien leur métier, les cavaliers doivent défendre un secteur bien trop grand pour leurs maigres effectifs. Ils sont installés dans les villages au nord de Saint-Vith pour remplir une mission très délicate : assurer la liaison entre deux corps d'armée, le *V Corps* au nord et le *VIII Corps* au sud. D'un point de vue tactique, le point de jonction entre deux corps d'armée est toujours un point faible du front, car les unités qui se tiennent côte à côte à cet endroit ne dépendent pas du même chef. La coordination est donc toujours très compliquée et, en cas de problème, obtenir de l'aide est

1 *Fallschirmjäger*, littéralement : chasseurs parachutistes.



Honsfeld est le théâtre des premiers crimes de guerre perpétrés contre les soldats américains par les SS de Peiper. Ces *Fallschirmjäger* pillent les cadavres à la recherche de butin. La scène est photographiée en plein centre de Honsfeld. La fontaine et ses bacs de pierre sont encore fonctionnels aujourd'hui.

La photo ci-contre est prise à l'entrée de Honsfeld le 17 décembre 1944 en milieu de matinée vraisemblablement. Les combats ont cessé. Un semi-chenillé de la KG «Peiper» entre dans le village sur les traces de la colonne. Un véhicule équivalent américain est abandonné sur le côté gauche de la route. Il est visiblement intact. Trois Fallschirmjäger l'inspectent. À l'arrière-plan, un Flakpanzer 3,7 cm Möbelwagen a été détruit lors des combats du matin. Il témoigne de l'ardeur des affrontements pour le contrôle du village. Möbelwagen signifie camion de transport de meubles, camion de déménagement en quelques sortes. C'est le surnom que les combattants allemands ont donné à cet automoteur antiaérien tant il est encombrant notamment lorsque ses pans sont rabattus. Ces véhicules spéciaux accompagnent généralement les colonnes blindées pour les protéger contre les *Jabo*. *Jabo* est l'abréviation du mot *Jagdbomber*, le terme générique désignant les chasseurs bombardiers.

toujours très difficile. En un mot comme en cent, les cavaliers américains sont pratiquement livrés à eux-mêmes quand l'offensive des Ardennes se déclenche. Néanmoins, ils ont un gros avantage : par leur fonction sur le champ de bataille, ils disposent de nombreuses mitrailleuses. Ils ont donc une puissance de feu redoutable contre un assaut d'infanterie et c'est justement ce à quoi ils vont devoir faire face.



S'ils ne maîtrisent pas les rudiments tactiques faute d'entraînement suffisant, les Fallschirmjäger ne manquent cependant pas de courage. Le 16 décembre à 6 h du matin, les hommes de la 3. Fallschirmjäger-Division s'élancent vers les lignes américaines au pas de charge en hurlant. Ils sont reçus par une pluie de mitraille déversée par les cavaliers US. L'assaut initial germanique est brisé dans l'œuf. Après bien des difficultés, les Allemands parviennent à prendre Lanzerath, ouvrant enfin une brèche dans les défenses américaines. L'offensive allemande a piétiné une journée entière. Les retards sur le minutage initial s'accumulent. Derrière les paras, le colonel SS Jochen Peiper piaffe d'impatience. Il n'a que trois jours pour saisir les ponts sur la Meuse et il vient d'en perdre un à cause de l'opiniâtre résistance américaine. Ses blindés prennent la tête et avancent en direction de Honsfeld. Le pétulant Peiper ordonne aux parachutistes de monter sur la plage arrière de ses chars et de le suivre.

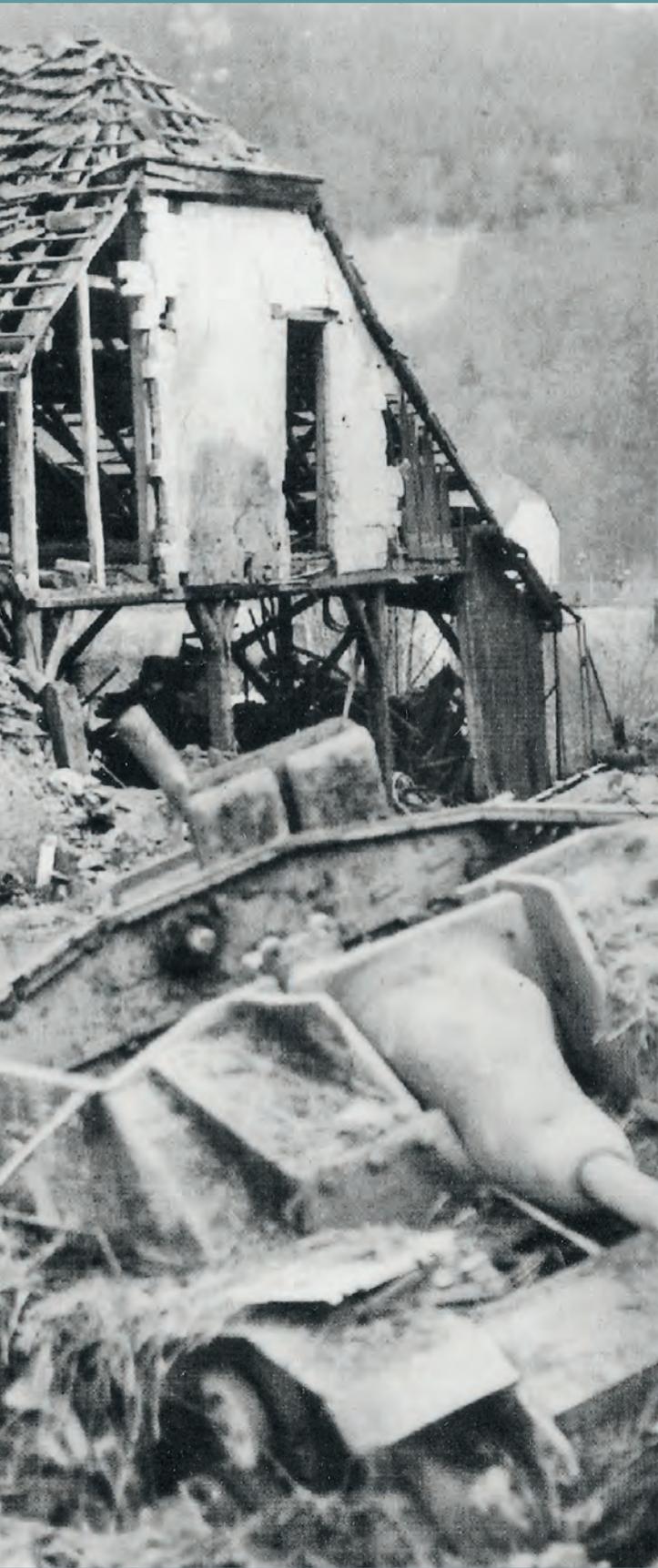
La veille encore, Honsfeld était dans la zone arrière des lignes américaines. Le village fait office de centre de repos pour les GI. La célèbre Marlène Dietrich s'apprête d'ailleurs à y donner un récital pour remonter le moral des soldats après un automne pluvieux dans les forêts de l'Eifel. La prestation de l'artiste sera annulée en dernière minute. Offensive allemande oblige... Le 16 décembre en fin de soirée, une compagnie de cavaliers du 32nd Cavalry Reconnaissance Squadron arrive à Honsfeld pour dresser une ligne de recueil afin de permettre à leurs frères d'armes au contact avec l'ennemi depuis le matin de pouvoir se replier. Vers 4 h du matin, le 17 décembre, les premiers Panzer de Peiper abordent les défenses de Honsfeld. Les défenseurs américains sont surpris au réveil. Dans un premier temps, les rares soldats qui tentent de résister sont annihilés. Peiper traverse la localité sans coup férir. Quand les Fallschirmjäger arrivent à la suite de ses chars, les GI se sont ressaisis. Ils offrent alors une résistance considérable. Des combats rapprochés intenses se déroulent dans Honsfeld. Les Américains finissent par succomber sous le nombre de leurs assaillants.

La photo que nous vous proposons a été prise dans la rue principale de Honsfeld après les combats du 17 décembre au matin. On y voit des Fallschirmjäger inspectant des véhicules militaires américains abandonnés. Les soldats portent le casque allemand traditionnel au lieu du célèbre casque para sans rebord. L'équipement de la division laisse à désirer, même au niveau des effets de base. Les soldats sont à la recherche de butin dans le matériel pléthorique saisi. On reconnaît l'arrière d'une jeep, un canon antichar tracté de 3 pouces et son semi-chenillé. L'ensemble des véhicules semble intact et va très certainement être retourné contre ses anciens propriétaires.



LE LIEU AUJOURD'HUI





CLERVAUX

Tenir la ligne!

ORIGINE Américaine, *Signal Corps*

DATE Fin janvier 1945

BUT Analyse après combats

Le 16 décembre 1944, la *28th Infantry Division « Keystone »* tient une grande partie du front des Ardennes. Dans le secteur de Clervaux, qui va recevoir tout le poids de l'attaque de la *5. Panzer-Armee*, le *110th Infantry Regiment* commandé par le *Colonel* Hurley E. Fuller a la charge de défendre les crêtes de la rivière Our. L'officier n'a pas la tâche facile : son chef, le *Major General* Cota, lui a retiré un de ses trois bataillons afin de se ménager une réserve opérationnelle. Pour tenir son secteur, long de 24 kilomètres, Fuller s'appuie sur la géographie de la région favorable à la défensive. La vallée de l'Our est fortement encaissée et les routes pour en sortir sont rares. Elles conduisent toutes à des villages installés le long de la ligne de crête. Ceux-ci sont reliés par une route que les Américains appellent la *Skyline Drive*. La solution tactique qui s'impose d'elle-même consiste à tenir ces villages. Leurs maisons permettent aux troupes de s'abriter, les murs épais des solides fermes luxembourgeoises offrant une excellente protection balistique. En transformant les petites bourgades en camps retranchés, Fuller en fait des bouchons antichars censés empêcher les Allemands de sortir de la vallée de l'Our en cas d'attaque. Les contreforts de la rivière ne sont tenus que pendant la journée ; à la nuit tombée, les GI se replient dans les maisons des villages de la crête. Cette habitude permet aux Allemands d'infiltrer de fortes patrouilles pendant la nuit du 15 au 16 décembre. Elles ont pour mission de s'emparer des villages de la *Skyline Drive* dès la fin du pilonnage d'artillerie précurseur de l'assaut.

Si le plan allemand est bien pensé, il se heurte toutefois à des vétérans américains qui ne s'en laissent pas conter. Ils résistent toute la journée du 16 décembre, bien qu'ils soient submergés par le nombre. La nuit du 16 au

17 décembre, la résistance farouche des premières lignes est sur le point de succomber. Fuller décide de leur envoyer du renfort en dépêchant à Marnach sa réserve blindée constituée par la compagnie A du *707th Tank Battalion (TB)*. Il nous faut rappeler qu'en 1944, l'armée américaine dispose de deux types de formations de chars : des divisions blindées et des bataillons cuirassés indépendants. Le *707th TB* fait partie de cette seconde catégorie, chargée d'appuyer les divisions d'infanterie. Le bataillon compte 56 Sherman répartis en trois compagnies appuyées par une quatrième dotée de chars légers. Le char américain renversé dans le fossé de notre photo appartient au deuxième peloton de la compagnie A du *707th TB*, comme l'indiquent ses marquages (707 à droite, A-9 à gauche). C'est un Sherman M4A3 et, devant lui, un Sturmgeschütz III Ausf. G, un canon d'assaut allemand. Il a perdu son toit, probablement soufflé par l'explosion des munitions qu'il emportait. Le tank américain s'est retrouvé abandonné dans un tournant de la route montant de Clervaux à Marnach. Il s'avançait pour contrer l'attaque de trente véhicules blindés allemands s'approchant depuis les hauteurs à l'est. La 2^e section engage le combat avec les Panzer aux alentours du tournant où a été prise la photo.

Au cours de l'engagement, trois chars américains sont détruits par des tirs directs après avoir mis hors d'état de nuire quatre Panzer.

Cette ultime contre-attaque échoue. Les Allemands restent maîtres des hauteurs dominant Clervaux qu'ils peuvent arroser de leurs tirs. La 2. *Panzer-Division (Pz.-Div.)* va redoubler d'efforts toute la journée du 17 décembre. Dans sa relation des faits, Fuller explique dans quelles conditions il doit abandonner son poste de commandement (PC), installé dans un hôtel de la ville. Au moment où il fait son rapport au chef d'état-major de sa division, son PC est pris sous les tirs allemands : « *Alors que je parlais encore au colonel Gibney au téléphone, l'un des officiers d'état-major s'est précipité dans la pièce pour me dire que six chars allemands approchaient du poste de commandement le long de la rue principale de Clervaux. J'ai dit au colonel Gibney que puisqu'il me transmettait les ordres du général, je n'avais pas d'autre choix que d'y obéir et de "combattre sur place". Je lui ai rappelé que je me trouvais dans la même situation que le colonel Travis à Alamo et que "nous ne nous rendrons jamais et ne battons jamais en retraite". Alors que nous étions encore en train de parler, l'un des chars allemands a tiré trois obus de canon dans le bureau de la pièce en dessous de la mienne. Ce tir provenait d'une distance d'environ quinze mètres, le char se trouvant dans la rue devant le poste de commandement. Le chef d'état-major a entendu ces explosions et m'a demandé ce que c'était. Je le lui ai expliqué. Je lui ai demandé d'envoyer la compagnie G à Eselborn par camion immédiatement, en lui disant que je la ferais accueillir là-bas et qu'elle serait guidée par un officier d'état-major jusqu'à l'endroit où j'avais l'intention de l'employer. Le chef d'état-major a commencé à ajouter quelque chose, mais je lui ai dit que je n'avais plus le temps de parler et j'ai raccroché. J'ai demandé à l'opérateur le quartier général du 2^e bataillon. Pendant qu'il essayait d'établir cette connexion, une rafale de mitrailleuse est arrivée d'en bas par la fenêtre de la pièce où je me trouvais, faisant tomber le plâtre du plafond au-dessus de ma tête. J'ai entendu d'autres tirs de chars à l'extérieur, puis je n'ai plus rien pu obtenir du téléphone. J'ai quitté la pièce et j'ai vu le major Yeager dans le couloir. Il était très excité et pensait que nous étions piégés dans le bâtiment¹.* » Fuller tentera une sortie et sera finalement capturé. Ses hommes ont tenu deux jours face aux trois divisions allemandes du *XLVII. Panzer-Korps*, dont deux blindées. Cette résistance héroïque sera par la suite éclipsée par celle des « Aigles hurlants » de la *101st Airborne Division* à Bastogne. Il n'empêche que sans la ténacité des GI du *110th Infantry Regiment* et des tankistes du *707th TB*, les parachutistes américains auraient été cueillis dans leurs camions en plein transfert.

1 ZAPOTOCZNY, W. S., *The 110th holds in the Ardennes*, Fonthill Media, 2017, cité par Bloody Bucket Reenactmentgroup, *Colonel Hurley E. Fuller : Report of Operations, 110th Infantry Combat Team*, <https://bloodybucket.eu/colonel-hurley-e-fuller-report-of-operations-110th-infantry-combat-team/>, consulté le 25/1/2025.





Les premières lignes américaines vont résister à outrance en profitant de l'abri offert par les solides bâtiments de la région. Les GI's de la *28th Infantry Division* se sont faits littéralement hacher sur place pour obéir à l'ordre qui leur était donné: «Hold the line», tenez la ligne.



Photo prise depuis les hauteurs dominant Clervaux. De cette position, les Allemands pouvaient pilonner la ville avec une grande facilité.



Ces GI's de la malheureuse *28th ID* viennent de rejoindre les lignes de recueil américaines après avoir été refoulés de Wiltz. Leurs regards en disent long sur ce qu'ils viennent de vivre.